

LOGIQUE, ARGUMENTATION, ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE CHEZ ARISTOTE

MARTIAL GUEROULT

M. Perelman, à qui ce recueil d'articles est dédié en juste hommage, a, par ses études originales sur l'argumentation, rendu une nouvelle jeunesse à la Réthorique, discipline philosophique si délaissée depuis Ramus. On lira dans les lignes suivantes une discussion sur le rôle de l'argumentation chez Aristote, historien de la philosophie, qui est dans la ligne des préoccupations chères à l'éminent auteur du Traité de l'Argumentation.

M.G.

§ 1. — Dans quelle mesure et de quelle façon, chez Aristote, la logique gouverne-t-elle l'histoire de la philosophie ? Question qui se pose naturellement pour un philosophe qui a eu le mérite d'instaurer une science se voulant en accord avec le réel, de découvrir la logique et de déterminer avec précision les divers procédés que l'intellect doit appliquer suivant les diverses disciplines.

Question qui implique toutefois que, pour Aristote, il y a une histoire de la philosophie possédant son existence propre, définissable dans son concept et consciente de ses méthodes.

Tel est semble-t-il le cas. Cette histoire naît avec lui. Avant lui, Xénophon, dans ses *Mémoires*, Platon dans ses *Dialogues*, ont évoqué des philosophes, discuté leurs doctrines, mais sans dessein préconçu de faire de l'histoire et seulement dans une intention apologétique ou polémique. Quand Platon expose certaines doctrines de ses prédécesseurs, ce n'est pas par curiosité scientifique, c'est uniquement pour les mettre en cause comme des thèses d'actualité qu'il s'agit de réfuter pour mieux asseoir la théorie des Idées.

Aristote, au contraire, accomplit un progrès décisif. L'histoire de la philosophie apparaît avec lui comme une discipline spéciale, propédeutique indispensable à une réflexion méthodique. Toutes ses investigations, qu'il s'agisse de physique, de métaphysique, de psychologie, d'éthique, comportent en effet une revue systématique préalable des opinions antérieures et leur discussion contradictoire. Aristote étend ce procédé à toutes les disciplines non philosophiques, si bien qu'il fonde, en même temps, l'histoire de toutes les sciences particulières; mathématique, astronomie, médecine, etc..... Le péripatétisme est ainsi à la source des différentes doxographies, qui,

pour chaque domaine du savoir, se distinguent expressément du savoir en mouvement, et qui se donnent uniquement pour tâche de transmettre et d'exposer le contenu des doctrines déjà constituées en les groupant sous les rubriques des grandes questions traditionnellement traitées par les philosophes et les savants.

D'autre part, en dehors de ces grandes introductions historiques, Aristote a écrit sur ses prédécesseurs et contemporains une foule d'opuscules spéciaux. Selon Diogène ⁽¹⁾, il aurait composé des traités sur Archytas, Speusippe, Xénocrate, les disciples d'Archytas, Mélissus, Alcméon, les Pythagoriciens, Gorgias, Zénon; selon Simplicius ⁽²⁾, il aurait rédigé un ouvrage sur Démocrite; enfin, si le *De Melisso Xenophane et Gorgia* lui a été attribué à tort, il est en tout cas d'un de ses élèves, vraisemblablement de Théophraste.

Dans tous ces exposés, du moins dans ceux que nous possédons, il n'y a rien de dramatique, d'ironique, de poétique, comme chez Platon. Le ton est toujours celui de l'information technique et de la discussion froide et concise. Il semble ainsi que le souci de l'objectivité scientifique tende à atténuer la partialité inhérente à toute polémique et les déformations résultant, comme par exemple chez Platon, des mouvements plus ou moins animés du dialogue entre des personnages. A tous ces titres, Aristote a pu être à bon droit considéré comme le fondateur du genre, comme «le père de l'histoire de la philosophie» ⁽³⁾.

§ 2 — Cette qualité paraît d'autant moins devoir lui être refusée que la constitution de l'histoire de la philosophie, comme aussi celle de l'histoire des différentes sciences, était impliquée dans la méthode générale aristotélicienne d'investigation des différents problèmes, c'est à savoir la méthode dialectique, et qu'il était naturel de déboucher par là sur une conception philosophique de l'histoire de la philosophie.

Préalablement à la recherche personnelle d'une solution proprement scientifique, c'est à dire apodictique, rigoureusement démontrée, ou à défaut de la science elle-même, en vue de constituer un savoir probable, il convient de confronter les doctrines des prédécesseurs. De la confrontation de ces opinions autorisées doit surgir

⁽¹⁾ Diogène LAERCE, *Vitae Philosophorum*, V, ch. 1, § 12.

⁽²⁾ SIMPLICIUS, Com. in *De Coelo* (éd. des commentateurs, VII). Quelques fragments ont été conservés des traités sur les *Pythagoriciens*, sur la *Philosophie d'Archytas et de Démocrite*. Cf. Valentin ROSE, *Aristoteles Pseudepigraphus* 1, *Frag. Arist. philosophica*, pp. 193-214.

⁽³⁾ E. BRÉHIER, *Histoire de la philosophie*, I, p. 36.

la thèse vraisemblable, qui prouvera sa valeur par sa capacité de faire sur elle l'accord du plus grand nombre de compétences.

S'il s'agit par exemple d'étudier l'âme, «il est nécessaire que tout en posant les problèmes sur les questions à propos desquelles nous aurons plus tard à trouver des solutions, nous rassemblions les opinions de ceux de nos prédécesseurs qui ont formulé quelques opinions sur l'âme, de façon à retenir celles qui sont bonnes et à nous mettre en garde contre les autres. Ainsi, le point de départ de la recherche, ce sera d'exposer les opinions les plus accréditées sur les propriétés naturelles de l'âme» (4). Un autre texte du VII^{ème} livre de l'Éthique à Nicomaque (5) est pareillement significatif: «Il faut toujours commencer la recherche en exposant les vraisemblances et en posant les problèmes de façon à mettre en lumière autant que possible toutes les opinions qui font autorité, sinon toutes, du moins les plus importantes. Une fois la difficulté résolue et les opinions accréditées laissées derrière nous, alors nous pourrions estimer avoir assez fait pour expliquer notre objet. De même, au début de la *Métaphysique* (6). Aristote remarque que si l'on veut résoudre les problèmes, il faut commencer par les bien poser (ἐνπορῆσαι), ce qui ne se peut que si l'on se situe par rapport aux recherches antérieures.

Cette méthode, qui représente le troisième usage de la dialectique (7), est particulièrement nécessaire quand il s'agit d'une investigation portant sur les principes: «En effet, observe Aristote (8), dans les sciences philosophiques, il serait impossible, puisque les principes sont en toutes ce qui est premier, de rien dire au sujet des principes de chacune, si l'on ne commençait la recherche par un examen des opinions accréditées (τὰ ἔνδοξα). Si l'on commence par poser des problèmes en sens contraire (διαπορῆσαι πρὸς ἀμφοτέρω), il sera plus facile ensuite d'apercevoir où est le vrai et le faux, et en second lieu, c'est, comme on vient de le voir, une nécessité. C'est là la plus essentielle propriété de la dialectique. En tant que *critique* (ἐξεταστική), la dialectique ouvre la voie à la connaissance des principes de toutes les disciplines». Aussi tous les grands ouvrages d'Aristote commencent-ils par cette critique, qui constitue comme un re-

(4) *De Anima* I, 2, *Sub init.*

(5) *Eth. Nicom.* VII, 1 *sub fin.*

(6) *Métaphysique* III ch. 1.

(7) Le premier constitue une gymnastique mentale, le second prépare à la discussion droite de n'importe quel sujet avec n'importe quel adversaire.

(8) *Topiques* I, 2, 101 a, 34sq.

cueil d'apories. C'est ce que l'on voit au livre I de la *Physique*, au livre I du *De Anima*, au début de la *Métaphysique*, etc...⁽⁹⁾.

L'origine platonicienne de cette méthode est incontestable. Son nom même en témoigne. Mais d'une part, elle est limitée dans son champ d'application, n'étant légitime que là où fait défaut toute preuve directe possible. D'autre part, elle semble revêtir un caractère expressément historique qui lui manquait chez Platon. Elle commande au penseur de se situer à l'intérieur d'un mouvement évolutif. Si bien qu'on a vu en Aristote l'inventeur de la notion du développement temporel de l'intelligence, lui-même ayant considéré les concepts de sa propre philosophie comme résultant d'une évolution régie par une loi propre⁽¹⁰⁾. L'histoire apparaît alors comme la matière à laquelle doit s'appliquer une certaine méthode logique de confrontation des opinions. Elle nous renseigne sur l'accord de ces opinions et nous fournit par là-même un critère du probable⁽¹¹⁾. Aussi, à défaut d'une expérience valable des choses elles-mêmes et en l'absence d'une méthode expérimentale, l'élaboration de l'histoire des doctrines par la dialectique est-elle conçue comme la seule méthode apte à faire avancer la science. Entre l'histoire et la dialectique, il y a, toute proportion gardée, un rapport analogue à celui qui s'établit entre l'expérience et le raisonnement expérimental dans la science d'aujourd'hui. Aussi l'histoire des idées a-t-elle dans la conception Aristotélicienne un rôle de premier plan. La documentation, l'érudition, doivent prendre une place considérable dans la vie d'un philosophe, et l'on comprend qu'Aristote ait pu mériter le nom de « liseur »⁽¹²⁾.

§ 3 — Cette façon de considérer l'histoire de la philosophie enveloppe-t-elle une conception philosophique de cette histoire ?

Sur ce point les opinions sont partagées.

Pour les uns⁽¹³⁾, le rapport qu'Aristote établit entre la philosophie

⁽⁹⁾ On trouve dans la *Métaphysique* deux recueils d'apories, les livres A1 et B (I et III) vraisemblablement rédigés par des élèves d'Aristote, Eudème ou Andronicus de Rhodes.

⁽¹⁰⁾ Werner JAEGER, *Aristoteles* (Berlin, 1923).

⁽¹¹⁾ L'accord de tous les physiciens sur la nécessité de s'occuper de l'infini prouve que cette question appartient à la physique (*Phys.* III, 203 a 1). Leur accord sur le caractère inengendré du temps prouve l'erreur de Platon, qui le fait commencer (*Ibid.*, VIII, 2, 251 b 17), etc. Cf. LEBLOND, *Logique et Méthode chez Aristote*, Paris 1939, p. 260.

⁽¹²⁾ PSEUDO-AMMONIUS, *Vie d'Aristote*, V. ROSE, *Aristotelis Fragm.* P. 428.

⁽¹³⁾ Les Eclectiques, en particulier Amédée JACQUES, *Aristote considéré comme historien de la philosophie*, Paris, 1827.

et son histoire aboutit à un système explicite de l'histoire de la philosophie, système dans lequel la philosophie éclaire la marche de l'histoire, tandis que l'histoire nourrit et soutient la philosophie. S'il en était ainsi, Aristote serait un génial précurseur des théories les plus modernes. Telle est la thèse soutenue par les tenants de l'école de Victor Cousin, — et dans une certaine mesure par M. E. Gilson (14).

Mais tout en assujettissant l'histoire aux procédés de la méthode platonicienne, Aristote lui fait perdre sa consistance et sa couleur en la muant en un conflit abstrait d'opinions intemporelles. L'expérience historique n'est pas en l'espèce le succédané de l'expérience des choses, car en réalité, ce n'est pas à l'histoire, c'est à l'analyse abstraite de concepts qu'il est fait appel. Aristote semble nous le dire lui-même: «Notre habitude à tous n'est pas de faire progresser la recherche par une investigation portant sur la chose même, mais par une critique de l'opinion adverse; et chacun ne pousse l'examen de sa propre thèse que jusqu'au point où il s'aperçoit qu'elle ne peut pas se contredire elle-même. Ainsi, quiconque veut procéder correctement dans une recherche doit être expert en l'art d'évoquer les *objections* appropriées au *genre* de la chose en question, ce qui implique la considération préalable des *différences* (15)». Dans ce cas, on devra dire avec M. Cherniss (16) que chaque discussion est un dialogue où les opinions des auteurs anciens prennent la place qu'avaient chez Platon les interlocuteurs réels et où la conclusion est préparée à partir d'une hypothèse et d'une objection. Chaque opinion invoquée joue sa partie dans le développement. Elle est choisie et ajustée bon gré mal gré en vue de cette fin. Il n'y aurait donc pas chez Aristote d'histoire de la philosophie proprement dite, mais sophistication de l'histoire en vue d'en faire un trompe l'œil dans une joute d'opinions.

§ 4 —. Examinons chacune de ces interprétations. La première se fait jour en France au début du XIXème siècle, au moment du renouveau des études d'histoire de la philosophie marqué par l'avènement de l'éclectisme de Cousin. Elle s'appuie surtout sur le livre I(A¹) de la *Métaphysique*, qui semble fournir une théorie de l'origine de la philosophie jointe à une détermination précise des rapports

(14) E. GILSON, *The Unity of philosophical Experience*, New-York 1937, p. VI, *L'esprit de la Philosophie Médiévale*, ch. IV, note 6, p. 241.

(15) ARISTOTE, *De Coelo*, II, ch. 13, 294 b 6-13.

(16) CHERNISS, *Aristotle's Criticism of Presocratic Philosophy*, Baltimore, 1935.

entre la philosophie comme système et la philosophie comme histoire.

Tout d'abord, Aristote concevait la philosophie constituée par l'ensemble des systèmes philosophiques comme «sortant de la religion et ne faisant qu'élever les solutions religieuses, sans en changer le fond, à une forme plus abstraite» (17). La philosophie naît en effet de l'étonnement qui est conscience soudaine de l'ignorance. C'est pourquoi elle fut d'abord mythologique, le mythe étant l'expression du merveilleux (18). C'est pourquoi les premiers cosmologistes furent des théologiens (19), en l'espèce des poètes: Homère, Hésiode, le légendaire Orphée. Les fables de l'Océan, de Thétys, du Styx, ne sont que les préfigurations mythologiques de la doctrine scientifique de Thalès. L'amour, célébré par Hésiode comme le plus admirable des immortels, annonce cet amour dont Parménide a fait un principe (20). La doctrine aristotélicienne de l'unité du ciel et de la divinité des astres n'est qu'une doctrine très ancienne que le mythe avait revêtu d'anthropomorphisme et de zoomorphisme «en vue de persuader la multitude et pour servir les lois et les intérêts communs» (21).

Si l'on retranche de ces mythes le merveilleux, il subsistera cette pensée que les Dieux ont précédé toute autre existence, et ce qu'ils disent révélera quelque chose de divin, comme un débris sauvé jusqu'à nous de la philosophie et de la vraie science, probablement trouvée plusieurs fois et perdue et retrouvée tour à tour (22).

Dans ces conditions, l'histoire de la philosophie ne saurait être le simple objet d'une vaine curiosité se complaisant au spectacle des aberrations de l'esprit humain. Elle a un contenu de vérité immanente. A ce titre, elle est pour la philosophie elle-même un instrument d'information, de contrôle, et de rectification: «Reprenons les opinions des philosophes qui nous ont précédés dans l'étude des êtres et de la vérité, nous demande Aristote, il est évident qu'ils reconnaissent aussi certaines causes et certains principes; cette revue peut donc nous être utile pour la recherche qui nous occupe; car il arrivera ou que nous rencontrerons un ordre de causes que nous avons omis ou que nous prendrons plus de confiance dans la

(17) A. JACQUES, *op.cit.*, p. 55; cf aussi, pp. 6-9.

(18) ARISTOTE, *Meta.* I 2 Tout φιλόσοφος est par conséquent φιλόμυθος 982 b, 18.

(19) *Ibid.*, III, 983 b 9sq.

(20) *Ibid.*, IV, 984 b 23 sq.

(21) *Ibid.*, XII, 8, 1074 b 1sq.

(22) *Ibid.*, 1074 b 1-14.

théorie que nous venons d'exposer» (23). L'histoire de la philosophie est donc pour la philosophie à la fois un critérium et un remède. Elle révèle les éléments qui peuvent lui manquer et, en même temps, les lui restitue.

Il en résulte que la vraie méthode historique réside dans l'alliance de deux procédés, l'un empirique, l'autre rationnel. Ainsi, dans le livre I de la *Métaphysique*, Aristote tire de l'analyse abstraite de notions présentes dans l'esprit humain les quatre sortes de causalité, matérielle, efficiente, formelle et finale; puis, les rangeant selon l'ordre de leur acquisition dans la conscience, il obtient *a priori* les divisions de l'histoire et les stades nécessaires à son développement (24). La succession des doctrines est donc conforme à la succession de ces concepts: «La réalité elle-même, déclare Aristote, leur traça la voie et les obligea à une recherche plus approfondie» (25). Grâce à ce système *a priori*, il est possible de s'orienter dans l'histoire sans se perdre dans l'infini de l'observation empirique. En revanche, l'observation historique ne l'acceptera comme règle qu'après l'avoir éprouvé et redressé, s'il y a lieu (26). Deux remarques d'Aristote attestent ce pouvoir vérificateur de l'histoire à l'égard du système qui l'oriente; l'une est préliminaire: «Peut être que nous rencontrerons un ordre de cause que nous avons omis.....»; l'autre est finale: «Ainsi, que le nombre et la nature des causes aient été déterminés par nous avec exactitude, c'est ce dont semblent témoigner tous ces philosophes dans l'impossibilité où ils sont d'appliquer aucun autre principe» (27).

L'éclectisme cousinien croit pouvoir conclure que, pour Aristote, il n'y a rien de plus ni rien de moins dans l'histoire que dans l'esprit, et que l'ordre historique est le même que l'ordre psychologique (28).

§ 5 — Cette conception a pour conséquence d'imprimer à la critique historique des caractères *sui generis*. Puisque tous les systèmes sont vrais sous un certain aspect: l'aspect positif, et faux sous un autre: l'aspect négatif, ils ne pèchent que par omission et unilatéralité; la critique devra donc être avant tout faite de tolérance éclairée. Elle approuvera tout d'abord le principe ou le point de départ de

(23) *Ibid.*, I, 3, 984 a 19 sqq.

(24) A. JACQUES, *op.cit.*, pp. 10-16, 55.

(25) ARISTOTE, *Méta.* I, 3, 984 a 19 sq.

(26) A. JACQUES, *op.cit.*, pp. 22-27.

(27) ARISTOTE, *Méta.* I, 7, 988 b 16. Cf. aussi 988 a 20.

(28) A. JACQUES, *op.cit.*, pp. 37-45.

la solution, si paradoxal qu'il puisse paraître. Rien de plus absurde, par exemple, que la doctrine de Thalès de l'eau *principe des choses*, mais rien de plus naturel, si l'on y réfléchit: c'est d'abord la traduction scientifique d'une de ces fables anciennes dont la philosophie subit à son insu la secrète influence; c'est ensuite que la nourriture et la semence des animaux sont humides, que la chaleur elle-même vient de l'humide et en vit⁽²⁹⁾. Un fait vrai, mal interprété, est la raison vraie d'un système faux. Dans le même esprit de tolérance, Aristote s'attache à démêler sous la forme indélicate des premiers systèmes le germe de théories modernes, supérieures surtout par leur plus haut degré de précision et de clarté. Ainsi, la théorie anaxagoréenne du chaos indéfini et de l'intelligence qui l'ordonne n'est que la préfiguration de la théorie aristotélicienne de la matière et de la forme; l'aristotélisme ne fait qu'actualiser ses virtualités: «En suivant la pensée d'Anaxagore, dit Aristote, et en articulant ce qu'il a voulu dire, on arriverait à une doctrine assez conforme à la réalité et aux doctrines modernes»⁽³⁰⁾.

Aussi la critique d'Aristote ne porte-t-elle, en général, que sur deux points: 1°) l'omission: les anciens n'ont aperçu qu'une partie des principes, c'est pourquoi ils leur ont donné une extension illégitime, et, réduisant à une sphère trop étroite l'ensemble des réalités, ils se condamnent à une science inadéquate et partielle; 2°) l'erreur sur la vraie nature des principes.

L'objet de la critique philosophique est d'aboutir à une contrepartie positive: puisque tous les systèmes ne sont faux que par leur caractère partiel, il faut les unir en une synthèse qui reflète cette unité de l'intelligence où se concilient les principes; puisqu'ils pêchent, non seulement par l'étroitesse de leur base, mais par leur inexactitude, il faut pénétrer plus avant encore dans la nature de chaque principe pour en démêler les caractères propres et les divers modes. Ainsi, la science ne comprendra que la réalité et la comprendra toute. Découvrir ce système, tel est le but d'Aristote. L'histoire lui fournit en l'espèce les moyens et la fin: «Il résulte clairement de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, conclut Aristote, que les recherches de tous les philosophes se rapportent aux quatre principes déterminés par nous dans la *Physique* et qu'en dehors de ceux-là il n'y en a pas d'autres; mais ces recherches ont été faites sans précision, et si, en un sens, on a parlé avant nous de tous les principes, on peut dire, dans un autre, qu'il n'en a pas été parlé, car les philosophies primitives, jeunes et faibles encore, semblent bégayer

⁽²⁹⁾ ARISTOTE, *Méta.*, I, 3, 983 b 2 sq.

⁽³⁰⁾ ARISTOTE, *Méta.*, I, 8, 989 b, 5 sq. et aussi 989 b 20.

sur toutes choses. L'insuffisance des recherches de nos devanciers a été assez démontrée»⁽⁸¹⁾.

Résumant tous ces traits, l'école cousinienne n'a pas de mal à retrouver chez Aristote l'essentiel de sa propre doctrine. Selon A. Jacques, «C'est la gloire d'Aristote d'avoir, le premier, élevé l'éclectisme dans cette enfance de la science, à la hauteur et à la dignité d'un principe»⁽⁸²⁾.

§ 6 —. Mais on peut contester l'existence chez Aristote, non seulement de cette doctrine, mais de sa pratique.

Sans doute y a-t-il chez lui un certain éclectisme conciliateur, un pressentiment de la distinction entre la philosophie et son histoire, la notion d'un développement de la philosophie dans l'histoire analogue au passage de la puissance à l'acte; le passage du bégaiement à la formule explicite et articulée. Il conçoit de plus une vérité antérieure et dominatrice, perdue et retrouvée maintes fois, immanente au développement historique, le dirigeant de loin, comme le Νοῦς intangible dans sa sphère, impose à l'ensemble des choses leur mouvement et leur direction. Il paraît bien aussi chercher à confirmer la théorie par l'histoire et orienter l'histoire par la théorie. Mais, outre que la notion de développement historique de la puissance à l'acte ne se concilie pas aisément avec celle d'un retour cyclique d'une vérité perdue et retrouvée, on ne trouve nulle part chez lui un système coordonné et exprès des rapports de la philosophie et de son histoire. Les Cousiniens ont dû eux-mêmes le reconnaître: «Aristote n'a pas résolu avec cette fermeté qui suppose l'expérience d'un âge plus avancé le problème de la méthode historique, et il ne l'a pas posé, du moins explicitement. Mais s'il n'a pas donné directement le précepte, il l'a suivi; et de sa pratique il est aisé de conclure la théorie»⁽⁸³⁾.

Mais l'a-t-il pratiquement suivi? Selon l'école cousinienne, Aristote donnerait un système *ne varietur*, tant des principes que de leur ordre logique, puis, déterminant leur ordre psychologique d'apparition dans la conscience, il en tirerait leur ordre chronologique d'apparition dans l'histoire: cause matérielle (reconnue par tous); cause motrice (Empédocle, Anaxagore, Parménide); cause finale (Anaxagore, mais de façon accessoire), cause formelle (Platon, mais dans une certaine mesure seulement). Aristote aurait vérifié cet

(81) *Ibid.*, I, 7, 988 a 20 sq. — A. JACQUES, *op.cit.*, p. 55.

(82) A. JACQUES, *op.cit.*, p. 17.

(83) *Ibid.*, p. 24.

ordre *a priori* «par le procédé expérimental..... employé avec une vigueur peu commune dans une revue minutieusement complète de toutes les doctrines antérieures», qui décèle «le respect scrupuleux de l'enchaînement naturel des systèmes dans l'ordre où le temps les a produits»⁽³⁴⁾.

Or, l'examen des textes semble bien conduire à de tout autres conclusions. C'est ainsi que l'on s'aperçoit que le classement des causes n'est pas chez Aristote un système *ne varietur*. Dans la *Physique*, par exemple, les causes sont disposées dans un autre ordre que dans la *Métaphysique*: cause matérielle, cause formelle, motrice, cause finale⁽³⁵⁾. De plus, le cadre *a priori* tracé dans le livre I de la *Physique* (Chap. 2), pour déterminer ultérieurement le plan des exposés et des discussions des philosophies antérieures, diffère du cadre tracé dans la *Méthaphysique* et s'établit à un autre point de vue, déterminé cependant, lui aussi, par la philosophie aristotélicienne.

§ 7—. En approfondissant ces considérations on aboutit à l'interprétation toute différente de M. Cherniss⁽³⁶⁾.

M. Cherniss remarque que, dans l'examen des doctrines historiques, Aristote ne suit pas scrupuleusement l'ordre chronologique réel. Ainsi, au Chap. 5 du livre I de la *Métaphysique*, Aristote expose la théorie de Démocrite avant celle des Pythagoriciens et des Éléates, et d'aucuns en ont conclu, à tort, qu'Aristote croyait Démocrite antérieur aux Pythagoriciens⁽³⁷⁾.

Il observe, en outre, que les exposés qu'Aristote donne des philosophies antérieures sont différents les uns des autres et ne peuvent s'accorder entre eux. Il en est de même du groupement des philosophes qui sont tour à tour, selon les occasions, identifiés ou opposés les uns aux autres⁽³⁸⁾.

(34) A. JACQUES, *op.cit.*, p. 26.

(35) ARISTOTE, *Physique*, II, 3, 194 b 23-195 a 2; 7, 198 a 22-24.

(36) CHERNISS, *op.cit.* M. Cherniss soutient la même thèse dans son ouvrage de 1940 sur *Aristote historien de Platon*.

(37) Par exemple, Erich FRANK, dans *Plato u. die Sogenannten Pythagoreer* p. 221. Or, Aristote écrit: «Au temps de ces philosophes (les atomistes) et même avant eux... (*Méta*, I 985 b 23).

(38) Tantôt Empédocle et les atomistes sont considérés comme appartenant au même groupe que les Ioniens, en tant que matérialistes monistes; tantôt opposés à eux comme ayant soupçonné la cause formelle. Anaxagore, loué comme un «moderne» quand son «Νοῦς» est interprété comme cause formelle, est placé au dessous d'Empédocle pour avoir affirmé un nombre infini

Ainsi, d'une part, on est frappé du caractère systématique qu'Aristote donne à ses exposés historiques, prenant comme fil conducteur des concepts tirés *à priori* de sa propre doctrine: de cette façon, les philosophies antérieures apparaissent toujours comme des préfigurations grossières de la science, et leur succession semble refléter approximativement l'ordre nécessaire de la procession philosophique des concepts. D'autre part, on doit constater le caractère éminemment variable de ces exposés systématiques, en ce qui concerne tant les cadres *a priori*, que la disposition intérieure successive de leur contenu et que ce contenu lui-même, c'est à dire l'interprétation doctrines.

§ 8— La croyance cousinienne en l'existence, chez Aristote, d'un système philosophique de l'histoire des idées ne résiste donc pas à l'examen attentif des textes. Mais il faut se demander pourquoi les exposés d'Aristote gardent un caractère de filiation systématique tout en présentant des classifications, des exposés, et des interprétations, dont la diversité exclut un système de l'histoire.

Cette diversité provient, selon M. Cherniss, du dessein différent qu'Aristote se propose chaque fois dans les argumentations où interviennent des considérations historiques. Ainsi, les trois différentes doctrines qu'il donne de l'origine de l'Éléatisme ne sont peut-être que partiellement vraies ou toutes les trois fausses, mais en tout cas, chacune d'elles s'ajuste parfaitement, dans le passage où

de principes. Ici, Anaximandre est compté parmi les Ioniens matérialistes; là, il est rattaché à Anaxagore et à Empédocle. Héraclite est classé, tantôt avec Thalès, Anaximandre et Anaximène, tantôt avec les Atomistes, etc... (CHERNISS, *Op.cit.*, pp. 356-357). De même, la genèse des différentes doctrines est représentée souvent de façon contradictoire. Ainsi, au livre I de la *Métaphysique*, la doctrine éléatique est conçue comme résultant de ce fait que les Eléates ont aperçu la nécessité de rechercher une cause du mouvement, mais que ne pouvant la trouver hors du substratum, lequel ne peut se mouvoir lui-même, ils ont dû se résigner à admettre que la nature une était immobile dans tous les sens (984 a 16 sq 984 b 1). Dans le *De Generatione et Corruptione*, l'unité et l'immobilité de la nature éléatique sont conçues au contraire comme dérivant de cet axiome que le vide ne peut exister (*De Gen. et Cor.* 324 b, 35 sq-325 a 2). Dans le *De Caelo*, enfin l'Éléatisme est conçu comme résultant de ce fait que les Eléates, ayant été les premiers à voir que la connaissance requiert l'existence de substances immobiles, mais ne concevant pas d'autres existences que celles des objets sensibles ont appliqué à ceux-ci des arguments valables pour les seuls objets de la pensée. (*De Caelo*, 298 b 14-24) (CHERNISS, *Op.cit.*, pp. 63, 95, 220-223 sq.).

elle figure, avec l'argumentation particulière à laquelle elle est associée. De toute évidence, elle a été choisie chaque fois en vue de fonder la conclusion spéciale à laquelle Aristote désire aboutir⁽³⁹⁾. Les exposés des doctrines ne sont donc pas déterminés par leur contenu objectif, mais avant tout par le rôle et la place qui leur sont attribués dans telle ou telle démonstration. Il en résulte pour elles diverses altérations. M. Cherniss a énuméré sept procédés de déformation, qui peuvent jouer concurremment aussi bien que séparément.

L'essentiel pour Aristote est de pouvoir présenter les conflits de doctrines comme des conflits de vérités partielles dont sa philosophie assure la synthèse. Par exemple, le doctrine de l'interaction comme passage de la puissance à l'acte est représentée par lui comme la synthèse de deux conceptions opposées apparues séparément dans l'histoire. L'une, qui, se situant dans la puissance, voit dans l'interaction l'assimilation des semblables, c'est la thèse des atomistes; l'autre qui, se situant dans l'actuel, voit dans l'interaction l'assimilation des dissemblables, c'est la thèse des autres présocratiques. Or, Aristote avait attribué le principe de l'assimilation des semblables à tous les Présocratiques. Mais il ne se soucie pas de cette contradiction. Ce qui lui importe, c'est par cette reconstruction arbitraire d'une histoire antinomique, de pouvoir présenter sa doctrine comme l'aboutissement synthétique d'un procès logico-historique: «La raison de ce conflit d'opinions, c'est qu'il faudrait envisager le sujet dans sa totalité, alors qu'en fait chaque groupe se trouve n'en envisager qu'une partie»⁽⁴⁰⁾. La philosophie aristotélicienne est précisément capable d'embrasser cette totalité et de réconcilier les groupes adverses⁽⁴¹⁾.

Enfin, Aristote veut trouver dans les doctrines les plus anciennes la racine de sa propre philosophie pour prendre appui, par leur intermédiaire, sur cette vérité originelle, autrefois découverte, puis perdue; et il veut en même temps établir sa supériorité sur les prédécesseurs. Ces deux préoccupations opposées engendrent deux déformations contraires qui résultent souvent de la même interprétation. Ainsi, il loue Anaxagore d'avoir aperçu dans le migma primitif, la matière première, mais il le blâme d'avoir été amené, par sa théorie du *Noûs*, cause de la séparation entre les éléments, à poser l'existence séparée des qualités. Il est vrai qu'Anaxagore n'a jamais

⁽³⁹⁾ CHERNISS, *Op.cit.*, p. 349.

⁽⁴⁰⁾ ARISTOTE, *De Generatione et Corruptione*, I, 7, 323 b 17 sq.

⁽⁴¹⁾ CHERNISS, *Op.cit.*, pp. 89-93; 358-359.

professé de telles théories; mais pour Aristote, c'est là simplement la preuve qu'il ne s'est pas compris lui-même⁽⁴²⁾. Empédocle aurait soutenu d'un côté que les quatre éléments se développent à partir du *sphoerus*, ce qui implique qu'ils peuvent se changer les uns dans les autres, et d'un autre côté que le *sphoerus* résulte de la combinaison des éléments, ce qui suppose leur antériorité par rapport à la simple matière. Thèses contradictoires qui ne permettent pas de savoir si c'est le *sphoerus* ou les éléments qui constituent la matière première;⁽⁴³⁾ thèses qu'Empédocle n'a pas non plus soutenues, et qui sont nées d'une double déformation; mais thèses qui permettent de rattacher Empédocle à Aristote par un lien de filiation, tout en mettant en évidence la supériorité du péripatétisme⁽⁴⁴⁾.

Cette manière de traiter l'histoire n'a donc rien de commun avec un grand système *a priori* du développement de l'histoire commandé par la philosophie immanente. Il n'y a pas là un système, mais une multitude de systématisations, mobiles et changeantes, dont les variations sont fonction de la variété des polémiques.

De plus, la précarité et le polymorphisme de ces systématisations ne les rendent pas moins adultérantes à l'égard des pensées authentiques qu'un système proprement dit. L'interprétation de M. Cherniss tend à montrer combien Aristote est loin de la tolérance et de l'objectivité que lui attribue l'école cousinienne. Aristote ne se contente pas, comme bien d'autres philosophes, de remodeler à sa guise les matériaux qu'il puise chez les autres, mais changeant de perspectives aussi facilement qu'un avocat selon les incidents de l'audience, il utilise toute une variété de fausses représentations de l'histoire, de fausses généalogies, pour mieux persuader son lecteur. Dans cette mesure, ce procédé rappellerait plus la sophistique que la dialectique platonicienne. L'appel à l'histoire ne serait donc pas un moyen de contrôle ou de vérification, mais un artifice de persuasion, spéculant sur le prestige que s'attire une doctrine, lorsqu'elle peut se présenter comme absorbant en elle le passé tout entier dans ce qu'il a de consistant et comme ajoutant à la plénitude du contenu la parfaite explicitation de la forme.

Ce souci de se présenter comme étant à la fois original et total explique qu'Aristote se soit préoccupé de réfuter, non pas seulement ses contemporains ou prédécesseurs immédiats, mais aussi des doctrines que personne ne soutenait plus, comme celle de Thalès, d'Ana-

(42) ARISTOTE, *Physique* I, 4, 1888 a; *Méta.* I, 4, 985 a 15-17.

(43) *De Gen. et Cor.*, I, 1.

(44) CHERNISS, *Op.cit.*, p. 348.

ximène, d'Anaxagore, de Pythagore, l'idée le hante d'une totalité qui restaurerait dans son intégrité la vérité authentique originelle, brisée en éclats, vérité qu'il dit avoir été perdue, puis retrouvée une infinité de fois. Les systèmes antérieurs sont en conséquence présentés et comme des débris vagues et confus de cette vérité et comme des essais balbutiants d'une philosophie accomplie, où atteint seul l'aristotélisme. Dans cette préfiguration de sa doctrine chez les anciens Aristote, selon M. Cherniss, croit découvrir une preuve supplémentaire de sa légitimité ⁽⁴⁶⁾.

§ 9.— Cette façon d'user, — ou plutôt d'abuser — de l'histoire, commande une certaine méthode d'utilisation du témoignage aristotélien. Puisque les exposés variables qu'Aristote donne des philosophies antérieures sont fonction du dessein qu'il poursuit dans le passage ou ils figurent, ils sont dépourvus de sens dès qu'on les isole de leur contexte. Ils sont inconciliables entre eux, si on les rapporte à la même doctrine originale qu'ils déforment, chacun, de façon différente. Il en résulte qu'il est impossible en les réunissant de donner à propos de chaque philosophe une esquisse de la conception qu'Aristote pouvait s'en faire ⁽⁴⁶⁾. La vraie méthode d'utilisation de cette fausse histoire ne peut donc être qu'une régénération du témoignage par le retour, à chaque fois, au contexte d'où dérive le sens de la déviation, de façon à inverser le procédé déformateur ⁽⁴⁷⁾.

§ 10.— Cette interprétation paraît infiniment plus proche de la vérité que celle de l'école cousinienne. Toutefois, il faut se garder de penser qu'Aristote n'obéirait à aucune règle dans l'interprétation des doctrines et que leurs ajustement et déformations variables ressortiraient uniquement de l'opportunité. S'il en était ainsi, Aristote serait plutôt le disciple des Sophistes que celui de Platon. En recherchant la raison qui conduit Aristote à vouloir trouver des racines historiques à sa philosophie, M. Cherniss constate qu'Aristote

⁽⁴⁶⁾ CHERNISS, *Op.cit.*, p. 348.

⁽⁴⁶⁾ C'est pourtant ce que M. DEMAN a tenté dans son ouvrage sur le *Témoignage d'Aristote sur Socrate* (Paris 1942): fournir un «*Aristoteles de Socrate*». Mais cet excellent travail reconnaît le caractère déconcertant et infidèle du témoignage d'Aristote (p. 124) et combien ce témoignage exige d'effort de pénétration et de discernement relatifs tant à l'interprétation qu'à l'information du témoin (pp. 125-126).

⁽⁴⁷⁾ CHERNISS, *Op.Cit.* Préface, pp. XI-XIV et p. 347. C'est d'ailleurs ce que fait souvent Simplicius dans son *Commentaire de la Physique*.

y découvre un surcroît de preuve. Une telle raison implique une certaine vénération du passé. Un tel surcroît de preuve ne saurait résulter, aux yeux de celui qui croit en bénéficiant, d'une histoire purement et simplement sophistiquée au gré des opportunités de la dispute.

La vérité, c'est qu'Aristote est un logicien et qu'il ne peut penser l'histoire, ni surtout l'utiliser, qu'en la concevant à travers la logique. Nul doute que ne se produise pour la première fois avec lui la confrontation implicite entre la nécessité inhérente à la philosophie et la contingence évidente de son histoire. Or, dans un esprit logicien comme le sien, il était naturel que la conciliation s'opérât au profit de la logique, c'est à dire que la détermination du *droit* vînt d'avance éclairer le fait, illuminer l'histoire et lui permettre de remplir un rôle dans l'élaboration de la science. Cette subordination *a priori* du fait au droit, en fonction de la logique, cette idée que la force logique de la vérité est le moteur de l'histoire est ce qui permet de rapprocher Aristote de Hegel⁽⁴⁸⁾. Mais alors que Hegel construit un système de l'histoire, Aristote se contente de la traiter en général selon une méthode *a priori*. Ainsi s'explique, malgré la constance du procédé, la diversité de ses applications et de ses résultats.

D'autre part, la thèse de M. Cherniss semble trop absolue. Il est incontestable que les déductions d'Aristote font surgir des contradictions chez les auteurs qu'il discute, mais il est douteux que ces contradictions n'aient jamais leur principe chez les auteurs mêmes⁽⁴⁹⁾.

L'objet d'Aristote, c'est toujours d'aboutir à une *ἀπορία* ou à un *ἀπόρημα*, c'est-à-dire à une sorte d'«égalité» (*ισότης*), de balancement,

(48) Ce qui permet d'attribuer légitimement à Aristote le mérite d'avoir été le premier à donner l'exemple d'une histoire philosophique de la philosophie. Cf. GILSON, *Op.cit.*, p. VII.

(49) Ainsi dans la *Métaphysique*, I, 4, 985 à 22, Aristote déclare: «Empédocle n'est pas toujours d'accord avec lui-même. Souvent chez lui l'amitié sépare et la haine réunit. En effet, lorsque le tout se distribue en éléments sous l'influence de la haine, alors les parcelles de feu qui dans le sphoerus étaient disséminées se rassemblent pour former une substance homogène, et il en est de même des autres éléments. Inversement, lorsque, sous l'influence de l'amitié, tout revient à l'unité les parcelles élémentaires se séparent de nouveau: l'unité du feu est dissoute et de même pour les autres éléments». Il y a certes là une déduction d'Aristote plutôt qu'une assertion d'Empédocle, d'après les fragments que nous possédons. Mais on ne voit pas comment Empédocle aurait pu se soustraire à la conséquence tirée ici contre lui.

«entre des considérations réfléchies contraires entre elles» bref, à une sorte de syllogisme dialectique de la contradiction⁽⁵⁰⁾. Ce procédé, s'il réussit, permet en effet d'aboutir à un haut degré de certitude, car dans une disjonction simple ou complexe, la preuve de l'impossibilité ou de la fausseté de tous les termes en balancement, sauf un, équivaut presque, quant à la certitude, à la preuve directe de la vérité du terme subsistant: «Il faut auparavant examiner les opinions des autres, car la preuve d'un opposé se tire des apories que comporte l'autre opposé, et en même temps on sera plus persuadé de ce qui a pu être dit sur la question, si l'on a préalablement entendu les justifications des théories en présence. On risque moins ainsi d'avoir l'air de perdre son procès par défaut. Quant à ceux qui sont en état de juger suffisamment de la vérité, ils ne doivent pas apparaître dans le procès comme des adversaires, mais comme des arbitres»⁽⁵¹⁾.

Toutefois, la certitude qui découle de la réfutation des opposés n'est possible que si l'on est assuré qu'il n'y a pas d'autres termes concevables en dehors de ceux que l'on a contradictoirement mis en présence. Cette condition ne peut être réalisée que si l'on envisage, non pas seulement tous les termes effectivement livrés par l'histoire, mais tous les termes concevables. L'historien se mue alors en un dialecticien qui ne se contente pas de passer en revue et de discuter les opinions déjà soutenues en fait, mais qui doit examiner toutes les opinions possibles en droit⁽⁵²⁾. L'histoire n'intervient que subsidiairement pour remplir, et le plus souvent de façon partielle, un cadre tracé *a priori* par la raison philosophante. A la limite, il semble donc qu'on pourrait se passer de l'histoire, qui n'a qu'accidentellement réalisé telle doctrine déterminable *a priori*. Nous voyons ici le souci de l'historien le céder au souci du logicien, l'expérience philosophique de l'histoire à la détermination *a priori* des doctrines. C'est ainsi qu'au Livre I de la *Physique*, la classification des doctrines s'opère de façon nécessaire et *a priori*⁽⁵³⁾. L'importance

(50) ARISTOTE, *Topiques* VII, 6, 145 b 2; 17-20; VIII, 2, 162 a 17. C'est ce procédé que DESCARTES combat dans la Règle III des *Regulae*, A. T. X., p. 367-368.

(51) ARISTOTE, *De Caelo*, I, 10, 279 b, 6-12. — Ces arbitres ce sont les compétences.

(52) Ce sera aussi la méthode de Carnéade, la *Carneadia Divisio*.

(53) «Il est nécessaire qu'il y ait ou un seul principe ou plusieurs. S'il y en a un seul, il est nécessaire ou qu'il soit immobile (Parménide, Melissus) ou qu'il soit en mouvement (l'air ou l'eau des physiciens.) S'il y en a plu-

de la détermination *a priori* des doctrines possibles l'emporte à ce point sur les faits de l'histoire, qu'Aristote ne se préoccupe pas parfois de mettre un nom sur les philosophies qu'il caractérise. Il en résulte que les interprètes discutent à l'infini pour essayer de les identifier⁽⁵⁴⁾. De même, lorsqu'au début du Livre XIII (M) de la *Métaphysique* (Chap. 6), Aristote distingue diverses sortes de nombres idéaux, il indique d'abord le point de vue du droit: «*Telles sont nécessairement en partant de l'hypothèse de nombres substantiels et existants en eux-mêmes à la manière des Idées, toutes les façons et les seules façons dont il est possible qu'existent des nombres séparés*»⁽⁵⁵⁾. Il s'agit là de la détermination *a priori* des opinions qui doivent se balancer. Puis, se plaçant au point de vue du fait, il ajoute que presque toutes les conceptions, sauf une ont trouvé des défenseurs⁽⁵⁶⁾. L'expérience historique n'est donc utilisable pour la science que selon cette stricte méthode de répartition dans les balances du syllogisme dialectique de la contradiction. Comme ce syllogisme diffère avec la nature de chaque problème, cette distribution sera différente à chaque fois. Ainsi s'explique du même pas la constance et la variété de la systématisation imposée à l'histoire. Il ne s'agit pas là d'un simple artifice sophistique édicté par les opportunités, mais d'une exigence de méthode scientifique.

§ 11.— Cette méthode tend à la fois à imposer à l'histoire des cadres *a priori* et à substituer aux doctrines concrètes des concepts abstraits tirés de la philosophie propre à l'historien. L'absence de coïncidence entre ces concepts et ces doctrines marque la déficience de celle-ci par rapport à la vraie philosophie (en l'espèce l'aristotélicienne). Leur coïncidence souligne la part de vérité qui se trouve

sieurs, il est *nécessaire* ou que cette multiplicité soit finie (deux, trois, ou quatre principes) ou qu'elle soit infinie. Dans ce dernier cas, il y a aura ou bien pluralisme infini quantitatif, fondé sur la diversité infinie des figures (Démocrite) ou bien pluralisme infini qualitatif, fondé sur une diversité infinie des qualités contraires (Anaxagore)» (184 b, 15 sqq).

(54) Par exemple: la doctrine des deux principes est-elle, comme le pense Simplicius, celle de Parménide, quand ce dernier se place au point de vue de l'opinion (obscurité et lumière, froid et chaud) ou bien celle de Xénophane (terre et eau) ou encore celle d'Archelaüs? La doctrine des trois principes est-elle celle d'Aristote lui-même, comme le croit Simplicius (à tort, puisqu'il s'agit d'Antéaristotéliens)? de Platon? de Speusippe? de Xénocrate?

(55) ARISTOTE, *Méta. XIII*, M, 6 p. 1080 a 15 sq et 1080 b, 5 sq.

(56) ROBIN, *La théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote*, note 258, pp. 272-273.

en elles. Ainsi le logicisme s'unit au dogmatisme et à l'esprit polémique pour produire inmanquablement une déformation profonde des pensées originales⁽⁵⁷⁾. L'objectivité et l'esprit de tolérance que l'école de Cousin pense découvrir chez Aristote n'est donc qu'une pure apparence. Aristote n'étudie ses devanciers que pour les réfuter ou retrouver à tout prix chez eux ses propres principes. On ne sauve quelque chose des doctrines anciennes que pour mieux les supprimer au profit de la doctrine nouvelle. C'est ce qui choquait si fort Fr. Bacon: «Aristote, écrit-il, à l'exemple des souverains ottomans, a cru qu'il ne pourrait jamais régner en sûreté s'il ne commençait par massacrer tous ses frères»⁽⁵⁸⁾.

Mais on ne doit pas en conclure, en poussant à l'extrême l'interprétation de M. Cherniss, qu'Aristote a complètement manqué de sens historique et qu'il n'a été qu'un falsificateur plus ou moins conscient de l'histoire. Certes, Aristote n'a pas le sens historique tel que nous l'exigeons de nos jours; ce qui suppose, avant tout, le sentiment de l'originalité intrinsèque des diverses philosophies, celui de l'irréductibilité des diverses époques, et, par conséquent, la recherche et le respect scrupuleux des pensées authentiques. Il ne l'a pas non plus dans la mesure où il annule, par sa conception cyclique du retour de la même vérité, la valeur dynamique et créatrice du devenir historique qu'il a parfois aperçue⁽⁵⁹⁾. Sur ce point, il professe d'ailleurs une opinion commune à tout l'hellénisme.

(57) «Il est clair que la reconstitution historique de la philosophie grecque, où chacune des doctrines se trouve définie par la place qui lui est assignée dans le cadre des quatre causes suppose que l'on a déjà résolu dans le sens où Aristote l'a fait le problème de la causalité. Les prédécesseurs d'Aristote n'avaient connu qu'une cause ou deux; en révélant ce qu'ils ignoraient, Aristote les corrigerait de leurs erreurs. Mais cette conception à la fois eclectique et symbolique de la vérité... risque de fausser la perspective de l'histoire». BRUNSCHVICG. *L'expérience humaine et la causalité physique*, p. 119.

(58) BACON, *De Dignitate et Augmentis*, III ch. 4 trad. RÉAUX, éd. Charpentier, Paris 1843, I p. 169; cf aussi p. 154; *Nov. Org.* I, § 67, p. 30.

(59) C'est surtout dans le livre II de la *Métaphysique*, qui n'est peut-être pas d'Aristote, mais qui est de substance et de style aristotéliciens, que se trouve affirmée l'idée du progrès des sciences et des arts. Chaque philosophe, spécifie-t-il, trouve à dire quelque chose sur la nature; en lui-même, cet apport n'est rien sans doute ou il est peu de choses, mais l'ensemble de toutes les réflexions produit de féconds résultats.» (993 b, 1-4) «Nous avons reçu par héritage certaines opinions de plusieurs philosophes, mais les autres philosophes ont été causes de la venue de ceux-là». (993 b, 18; cf; aussi

En revanche, c'est certainement une conviction intime chez lui que l'ensemble de l'expérience philosophique livrée par l'histoire présente un contenu valable et participe au mouvement de la vérité. Sans doute, cette conviction reste-t-elle une vue générale qui n'aboutit pas, comme d'aucuns l'ont cru, à un système; mais elle le conduit à considérer la substance de l'histoire comme éminemment féconde et réclamant à ce titre d'être insérée dans le mécanisme logique qui, selon lui doit régir l'investigation. Le philosophe ne peut donc, ni en fait, ni en droit, ignorer la tradition. Il doit la recevoir tout en la dépassant. Il y a là un ensemble de vues qui élève cette méthode au-dessus, non seulement d'une simple sophistication de l'histoire, mais du dialogue platonicien entre des opinions. Certes, pour concilier la philosophie et son passé, la logicisation de l'histoire est une solution défectueuse. Du moins n'est-ce pas pour Aristote un mince mérite que d'avoir été le premier à apercevoir le problème, le premier à tenter de le résoudre, et il serait excessif d'exiger d'un génie plus que ce que son époque lui permet de donner.

984 b, 10). M. LEBLOND (*Op.cit.*, p. 262) estime que la théorie toute différente du retour cyclique n'a pas d'importance chez Aristote et correspond simplement à une façon de parler courante. On doit remarquer pourtant l'insistance avec laquelle Aristote déclare que la vérité a été découverte et perdue à plusieurs reprises (*Meta*, XII, 8, 1074 b 10-14, *Politique* (1264, a 15, etc.) Dans les *Meteorologica*, il déclare «je ne dirai pas que les opinions qui se sont produites chez les hommes sont cycliquement revenues une, deux ou plusieurs fois, mais un nombre infini de fois» (339 b 27-30). Cette idée revient très souvent en termes identiques: *De Caelo* 270 b 16-20, *Politique*, 1229 b 25-30, *Meta*, 8, 1074 b, etc....

Martial GUEROUlt